

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

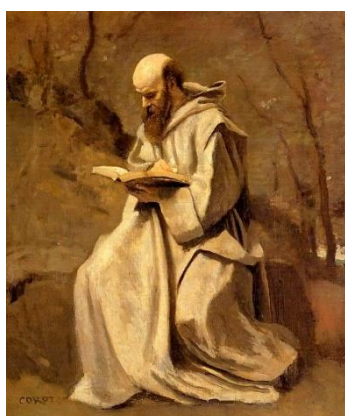
n° 20 – juin 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

Ad matutinum

Je me lève tôt. Donc, je lis tôt, à l'heure où dans les monastères bénédictins, cisterciens ou cartusiens des moines égrènent les psaumes de David qu'ils portent par le plain-chant, selon la belle expression de Federico Garcia Lorca, « au-dessus des choses existantes ». Si je leur préfère souvent des lectures matutinales moins spirituelles, il m'arrive de m'aventurer sur les pas de Jean de la Croix dans une nuit obscure, profonde *sin otra luz y guía, sino la que en el corazón ardía* ou de me plonger dans le *Traité de l'Amour de Dieu* de François de Sales. Aussi le moine de Corot assis et lisant a-t-il ici sa place à côté d'Isidore Ducasse et de Jules Laforgue.

Dominique Hoizey



Musée du Louvre

LECTURES MATUTINALES

Mon voyage au pays de Maldoror

« Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères.¹ » Je me souviens, comme apprise par cœur, de cette page cauchemardesque d'Isidore Ducasse, l'auteur des *Chants de Maldoror*, par le comte de Lautréamont, lue sur un lit d'hôpital. J'avais trente ans. Depuis, je fais partie de ceux qui « ont pris la très louable résolution de parcourir ces pages, pendant que la bougie brûle, si c'est la nuit, pendant que le soleil éclaire, si c'est le jour.² » En réalité, mon voyage au pays de Maldoror a commencé plus tôt avec Léon Bloy dont la lecture du *Désespéré* me mena tout droit à ce « monstre de livre [...], œuvre tout à fait sans analogue et probablement appelée à retentir³ ». Je n'avais pas manqué de noter, à peu près à la même époque, que le nom de Lautréamont figure dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme*. La séduction ne s'exerça pas immédiatement, mais cela ne faisait pas de moi l'un de ceux que l'auteur apostrophe : « Que le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire.⁴ » J'avais tout simplement besoin d'un peu de temps pour goûter *Les Chants de Maldoror* inscrits désormais au catalogue de mes lectures matutinales.

1. Lautréamont, *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1970, p. 169. 2. *Ibid.*, p. 159. 3. Léon Bloy, *Le Désespéré*, Club des Libraires de France, 1955, p. 38. 4. Lautréamont, *op. cit.*, p. 187.

La complainte de Jules Laforgue

LIRE PAGE 2

Centenaire de la mort de l'auteur du *Journal d'une femme de chambre*

Ce que j'ai lu d'Octave Mirbeau

LIRE PAGE 4

L'ÉPHÉMÉRIDE DU CHAT MURR

Franz Kafka **Eduard Mörike** **Henri Ghéon** **Jules Renard**

LIRE PAGES 3-4

La complainte de Jules Laforgue

Je ne peux évoquer le souvenir de Jules Laforgue, mort si jeune, sans me remémorer la « Complainte du pauvre jeune homme » :

Quand les croq'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui ;
Ils virent qu'c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui !
Âme,
Dors, belle âme !
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondon !¹

Jules Laforgue, poète, m'égaie, mais j'ai comme une préférence pour le prosateur des *Moralités légendaires*. J'en aime cet Hamlet croisant « des troupeaux de prolétaires, vieux, femmes et enfants, revenant des bagnes capitalistes quotidiens, voûtés sous leur sordide destinée² » ou cette Ophélie en laquelle Hamlet retrouve « l'Anglaise imbue de naissance de la philosophie égoïste de Hobbes³ » ; j'en aime ce Lohengrin, « le lis des croisades futures pour l'émancipation de la Femme », venu épouser « la belle Elsa au col de cygne⁴ » ; j'en aime ce Iaokanann aux « grosses lunettes rafistolées de fil⁵ » que l'on traite de « bâtard de Jean-Jacques Rousseau⁶ » ou cette « vocératrice⁷ » de Salomé ; j'en aime encore cette Syrinx qui fuit Pan « en poussant des clameurs de Walkyrie⁸ ».



Jules Laforgue
Portrait par Félix Vallotton

1. Jules Laforgue, *Les Complaintes*, édition établie par Pascal Pia, Poésie/Gallimard, 2013, p. 121. 2. Jules Laforgue, *Moralités légendaires*, édition établie par Pascal Pia, Folio classique/Gallimard, 2000, p. 41. 3. *Ibid.*, p. 27. 4. *Ibid.*, p. 98. 5. *Ibid.*, p. 129. 6. *Ibid.*, p. 130. 7. *Ibid.*, p. 140. 8. *Ibid.*, p. 163.

HOMMAGE À UN BIOGRAPHE Jean-Jacques Lefrère (1954-2015)



Jean-Jacques Lefrère
© Le Figaro

Il y a deux ans, le 16 avril 2015, disparaissait Jean-Jacques Lefrère, connu dans le milieu médical comme hématologue, et dans le milieu littéraire comme biographe d'Arthur Rimbaud, d'Isidore Ducasse et de Jules Laforgue. Je suis admiratif devant la somme de connaissances qu'il a amassée autour de ces trois grands noms de la littérature française. Ce sont de belles pages, bien documentées, limpides, que Jean-Jacques Lefrère donne à lire. Leur lecture nous rend plus proches de ces œuvres immortelles que sont *Les Illuminations*, *Les Chants de Maldoror*, *Des Fleurs de bonne volonté*, et de leurs auteurs. 📖 Jean-Jacques Lefrère, *Isidore Ducasse*, Fayard, 1998 - *Arthur Rimbaud*, Fayard, 2001 - *Jules Laforgue*, Fayard, 2005.

Mort de Franz Kafka (3 juin 1924)



Franz Kafka
Prague © Dominique Hoizey

Mort d'Eduard Mörike (4 juin 1875)

L'art doit-il nous donner ce que la réalité nous refuse ? Le poète allemand Eduard Mörike le pensait. Et la nouvelle qu'il écrit à l'occasion du centenaire de la naissance du compositeur, *Le Voyage de Mozart à Prague*, en témoigne. Cette fiction a pour arrière-fond la création à Prague, le 29 octobre 1787, de *Don Giovanni*. Au cours du voyage, Mozart pénètre dans le parc d'un château où il est attiré par un oranger qui éveille en lui un souvenir d'Italie. Il saisit une orange « pour en sentir l'exquise rondeur et la fraîcheur juteuse », mais il est surpris par le jardinier qui le prend pour un voleur. Mozart lui remet un billet pour la comtesse qui, enchantée, l'invite au château. Il est reçu de la meilleure façon et fait la connaissance d'Eugénie, fiancée à un baron : « On avait ouvert le piano à queue, la partition des *Noces de Figaro* était sur le pupitre ; la fiancée, accompagnée par le baron, chanta l'air de Suzanne dans la scène du jardin, où l'on respire la douceur de la passion comme les parfums d'un soir d'été.¹ »

1. Eduard Mörike, *Le Voyage de Mozart à Prague*, nouvelle traduite de l'allemand par Albert Béguin, Éditions Ombres, 1989, p. 35.

Mort de Henri Ghéon (13 juin 1944)

Henri Ghéon, même s'il ne semble plus beaucoup lu aujourd'hui, n'est pas un inconnu pour ceux qui au cours de leurs jeunes années ont joué ses pièces, comme *Le Pauvre sous l'escalier*, ou qui ont lu entre autres livres de cet écrivain fécond de la première moitié du XX^e siècle ses monographies sur le Curé d'Ars, Jean Bosco ou Thérèse de Lisieux. De l'homme, ami d'André Gide dont il salua *Les nourritures terrestres* comme « l'œuvre de toutes les exaltations », j'ai retenu qu'« entre le jouisseur insouciant de la première décennie du XX^e siècle et l'homme qui s'affirme lui-même né de la guerre à l'âge de quarante ans, il n'y a pas rupture mais évolution. Du début à la fin, c'est le parcours d'un être animé par un enthousiasme débordant qui ne trouvera satisfaction que dans la démesure de la foi¹. » Je pense à l'histoire du martyr de saint Maurice et de ses compagnons de la légion thébaine, mis à mort en raison de leur refus de participer à des sacrifices publics, qui a inspiré à Henri Ghéon une « tragédie militaire sacrée », *Saint Maurice ou l'obéissance*. En la composant, « le souvenir de cinq ans de guerre pesait sur moi, avec le sentiment du bienfait de l'obéissance et le désir d'en rétablir la notion, hélas ! perdue, dans l'état présent d'anarchie auquel on donne le nom de paix² ». C'est dans cet esprit que dans le prologue il fait dire à Maurice que le soldat « détient sur la terre le privilège de proposer aux autres hommes l'image de l'obéissance parfaite qui règne dans le ciel – et qui devrait partout régner », mais quand la légion reçoit l'ordre d'offrir un sacrifice à Jupiter, il interpelle son aide de camp : « Es-tu assez soldat pour ressentir ceci comme moi, Exupère ? Il va falloir désobéir.³ »

1. Catherine Boschian-Campaner, *Henri Ghéon, camarade de Gide, biographie d'un homme de désirs*, Presses de la Renaissance, 2008. 2. Henri Ghéon, *Saint Maurice ou l'obéissance*, Éditions de la Revue des Jeunes, 1922. 3. *Ibid.*

Mort de Jules Renard (22 juin 1910)

« Jules Renard, ce Maupassant de poche.¹ » Le mot est de l'auteur de *Poil de Carotte* lui-même. Du moins, il figure dans son *Journal*, la seule œuvre de Jules Renard dont je relis périodiquement quelques pages. J'aime y retrouver quelques bonnes formules – partageant avec Jules Renard l'idée qu'« un bon mot vaut mieux qu'un mauvais livre² » – mais surtout toute une époque, celle de Catulle Mendès, Maurice Barrès, Marcel Schwob, Joris-Karl Huysmans, Alphonse Daudet, Edmond Rostand, Stéphane Mallarmé, Anatole France, Alfred Capus... Des impressions, des opinions, des jugements, des portraits – « Claudel a la tête de son livre, une tête d'or, des traits burinés au charbon³ » – qui ne manquent pas de sel, et quand il écrit : « On se trompe toujours sur ses contemporains. Ne les lisons donc pas⁴ », j'ai bien souvent envie de suivre son conseil. Si Jules Renard, on le sait, savait parler des animaux avec humour – il écrit joliment de l'hirondelle qu'elle est « le jouet préféré du vent⁵ » – je ne peux pas dire que ses *Histoires naturelles* m'enthousiasment, et les mélodies qu'elles inspirèrent à Maurice Ravel ne m'emportent guère plus. Jules Renard a dit de lui-même qu'il était « un écrivain que, seul, le goût de la perfection empêche d'être grand⁶ ». On peut le croire.

1. Jules Renard, *Journal 1887-1910*, texte établi par Léon Guichard et Gilbert Sigaux, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, p. 238. 2. *Ibid.*, p. 257. 3. *Ibid.*, p. 141. 4. *Ibid.*, p. 386. 5. *Ibid.*, p. 499. 6. *Ibid.*, p. 518.

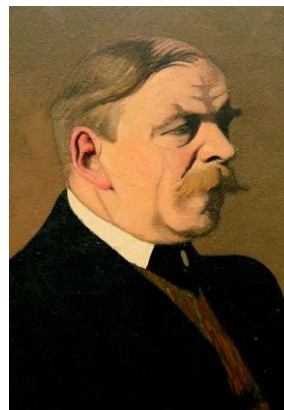
Ce que j'ai lu d'Octave Mirbeau

Le 16 février 1917 – il était né le 16 février 1848 – disparaissait Octave Mirbeau. Chaque fois que je relis tout ou partie du *Journal d'une femme de chambre*, lu une première fois après avoir vu le film de Luis Buñel, j'éprouve un vif plaisir à retrouver Célestine et son journal : « On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage... Ah ! voilà une bonne blague, par exemple... Et les domestiques, que sont-ils donc, eux, sinon des esclaves ?... Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de vileté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines... Les domestiques apprennent le vice chez leurs maîtres... Entrés purs et naïfs – il y en a – dans le métier, ils sont vite pourris, au contact des habitudes dépravantes.¹ » J'aime Célestine quand elle revendique de la protection, du bonheur², mais je l'aime encore plus quand elle éprouve auprès de Georges, un garçon malade, auquel elle lit des poèmes, « cette sensation, indiciblement douce, de redevenir un être nouveau³ ». Parmi les « petites histoires » de Célestine, celle du dîner au cours duquel se distingue un certain Harry Kimberly, « musicien symboliste, fervent pédéraste », ne manque pas de saveur.

Un autre roman d'Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, m'a plu, mais j'en ai surtout retenu les pages consacrées à la guerre de 1870. Il y a notamment la scène du Prussien : « Bien caché dans mon bois, immobile, le fusil prêt, je l'examinais [...]. Je surprénais dans ses yeux une émotion... Peut-être oubliait-il pourquoi il se trouvait là et se laissait-il gagner par la beauté de ce matin jeune, virginal et triomphant. Le ciel était devenu tout rouge ; il flambait glorieusement ; les champs réveillés s'étiraient, sortaient l'un après l'autre de leurs voiles de vapeur rose et bleue, qui flottaient ainsi que de longues écharpes, doucement agitées par d'invisibles mains. [...] Il ne m'effrayait plus. Au contraire, quelque chose comme un vertige m'attirait vers lui, et je dus me cramponner à mon arbre pour ne pas aller auprès de cet homme. J'aurais désiré lui parler, lui dire que c'était bien de contempler le ciel ainsi et que je l'aimais de ses extases. [...] Alors, comment cela s'est-il fait !... Une détonation éclata [...]. De la grande

ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze, il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix.⁴ »

1. Octave Mirbeau, *Journal d'une femme de chambre*, édition présentée et annotée par Noël Arnaud, Folio/Gallimard, 2015, p. 315. 2. *Ibid.*, p. 318. 3. *Ibid.*, p. 173. 4. Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, Imprimerie Nationale, 1958, p. 108-110.



Octave Mirbeau par Félix Vallotton
Musée de Grenoble